

Mme. la supérieure nous a dit qu'il y avait déjà onze cents jeunes filles inscrites pour l'ouverture des classes qui se fera le 15 du mois prochain.

On lit dans le *Journal de Québec* :

Les jésuites aux Etats-Unis.—*College de Georgetown.*—Nous lisons, dans le *New-York Herald*, une longue et superbe description des exercices littéraires du collège de Georgetown et du magnifique repas donné, le même jour, par les pères Jésuites à la première société de Washington et des différentes parties de l'union. Trois cents personnes, hommes publics et autres, ont pris place à ce banquet collégial et social, puisque toutes les religions et toutes les politiques s'y trouvaient réunies comme des étrangers qui se donnent en leur commune qualité d'hommes affectueux et réciproquement l'hospitalité. Plus d'une fois les orateurs, en répondant aux saluts d'ordre, ont exprimé leur admiration pour cette institution qu'ils ont proclamée comme la meilleure des Etats, et toutes les bouches ont fait écho à ces paroles. Aussi, l'autre jour, lorsque, parlant des exercices littéraires du séminaire de Québec, nous disions que l'instruction aux Etats-Unis a plus de brillant que de solide, nous exceptions l'institution des Jésuites ; et les Américains leur rendent le même témoignage que nous, ne croyant pas par là humilier leur fierté nationale. Mais ce concert d'hommages, donné aux Jésuites, n'a rien qui doive surprendre, car partout où la compagnie de Jésus a planté son drapeau doublement religieux et scientifique, de là a jailli la lumière féconde et civilisatrice. L'Angleterre, et surtout Liverpool, le sait. Malgré les calomnies des philosophes, ces hommes seront bénis de l'eau bienfaisante qu'ils répandent sur les peuples, et la fécondité, la prospérité des nations seront les signes les plus vrais de leur propre fécondité. Si nous nous étendons un peu au long sur ce sujet, c'est que, au nom de la compagnie de Jésus, nous éprouvons un sentiment d'orgueil national ; c'est que nous revendiquons un nom qui nous appartient ; et qu'en même temps il surgit dans notre esprit une pensée de pénible réminiscence nationale et religieuse. En proclamant une gloire, nous signalons un malheur, une perte qui a été sentie pour tous. L'Angleterre, que l'on osait proclamer, l'autre jour, comme généreuse, parce qu'elle avait laissé mourir en paix le dernier des Jésuites, et qu'elle avait attendu que le couvent des Récollets fut brûlé, pour priver ces derniers de leurs biens, a pourtant changé le sanctuaire de la science et de la religion même en une maison de soldats, produisant ainsi, pour une raison ou pour une autre, un vuide dans l'éducation du pays, que le séminaire de Québec, par amour du bien public et de la religion, se chargea de combler. La chambre d'assemblée, du moins, aurait dû accepter les offres de l'Angleterre, et pour £14,000 rendre au pays une si grande source de richesses intellectuelles.

Les Jésuites ont encore d'autres titres à l'affection des Canadiens. Ce sont eux qui les premiers plantèrent l'étendard de la civilisation sur les rives du grand fleuve, et qui les premiers y enseignèrent l'art et la culture. Les routes qu'ils ont tracées sont encore les plus sûres aujourd'hui ; et ils sont encore jusqu'à cette époque les meilleurs historiens du Canada. C'est à eux qu'est due la découverte d'une grande partie de l'Amérique du Nord et même du Sud. Tant de bienfaits ne leur méritent-ils pas l'affection et la reconnaissance de tous, et les fautes de quelques-uns d'entre eux non pas dans ce pays, sont-elles des taches assez larges et assez obscures pour cacher tant de lumières. Oh ! non, personne en Canada ne lèverait la voix pour les salomnier sans encourir une juste indignation. Aujourd'hui même, cependant, au 19^e siècle, que l'orgueil a proclamé avec une trompette bruyante que les préjugés sont descendus dans le vaste tombeau du passé, on médite en Europe la perte des Jésuites en présence du fleuve d'intelligence et de civilisation qu'ils font couler sur le monde.

Ils ont le don inappréciable de se faire aimer de la jeunesse et d'insinuer pour eux dans son cœur une affection vraiment filiale. Les élèves leur donnent affectueusement le nom de père.

BULLETIN.

Bazar.—*Prise de voile.*—RR. PP. Oblats.—RR. PP. Jésuites.—*Force du catholicisme.*

On nous informe qu'il y aura à l'école de l'Evêché un Bazar, lundi prochain, dans l'après-midi. C'est encore un des nombreux actes de générosité des bienfaitrices protectrices de cette institution. Le but de ce bazar est des plus louables : c'est afin de procurer une maîtresse pour montrer la couture aux élèves. Depuis longtemps on se plaint que les arts sont négligés dans les écoles de filles. Les directrices croient donc rencontrer l'approbation du public en travaillant à introduire cette amélioration et elles se flattent qu'elles seront secondées dans cette louable entreprise. Pour nous, nous sommes persuadé que les bienfaitrices de l'éducation ne laisseront pas échapper une si belle occasion de favoriser une démarche si avantageuse, et qu'elles ne seront pas moins amies de l'utile que de l'agréable.

Il y a eu hier quatre vêtures à l'Asile de la Providence et deux au monastère du Bon Pasteur. C'est Mgr. de Kingston qui a fait la cérémonie dans la première communauté, et Mgr. de Montréal dans la seconde.

La communauté des Oblats vient de recevoir un nouveau renfort. Trois

nouveaux Pères sont arrivés d'Europe la semaine dernière. Ce sont les RR. PP. Guiguès, Aubert et Garin. Les deux premiers sont prêtres, le dernier n'est que diacre.

Nous apprenons à l'instant et avec beaucoup de plaisir, que le R. P. Martin est nommé Supérieur de la résidence des Jésuites de ce diocèse. Le R. P. Chazelle, devant s'occuper plus particulièrement des missions parmi les Sauvages, demeure Supérieur de la résidence de Toronto.

En jetant un coup-d'œil sur les gouvernements et les peuples qui nous sont les plus connus, il est peut-être difficile de trouver une époque où la paix fut plus universelle qu'aujourd'hui. Cependant au milieu de cette tranquillité, il règne dans la plupart des cabinets ministériels une inquiétude, une réserve et une défiance que nous croyons peu ordinaires. Une seule menace de sir Robert Peel de résigner suffit pour lui donner une majorité dans une mesure qu'il était sur le point de perdre. Autrefois les partis cherchaient à se renverser, pour se mettre au timon de l'Etat ; aujourd'hui, ils semblent redouter cette place. Pourtant la guerre n'est engagée nulle part et l'Angleterre surtout est arrivée à un tel point de grandeur et de puissance que peu de couronnes peuvent se vanter d'avoir exercé une influence aussi considérable dans une aussi grande partie de l'univers. Cependant au milieu d'une si grande prospérité, l'Angleterre paraît inquiète. D'où pourrait donc lui venir cette inquiétude ? La force et le courage ne lui manquent pas et aucune levée de boucliers ne la menace ; c'est que la force ne suffit pas : il lui faudrait encore la justice et la vérité qui se trouvent dans le catholicisme seul. C'est qu'il y a dans la justice et dans la vérité du catholicisme une force morale plus ferme, plus solide, plus durable et plus invincible que les armées les plus redoutables. L'unité catholique basée sur la justice, la vérité et l'infailibilité constitue une puissance immuable comme le rocher, contre lequel viennent inutilement se briser les flots de la tempête. Les vagues pourront paraître le submerger un instant, mais sitôt que le calme revient, il reparait aussitôt et on voit qu'il n'a rien perdu de sa consistance et de sa solidité. Ce qui se passe aujourd'hui en Irlande est bien propre à donner une véritable idée de ce que peut le catholicisme en suivant son esprit. O'Connell est dans les fers, son armée n'a pour arme que la prière, et la reine avec ses milliers de baïonnettes à ses ordres, tremble sur son trône. Le prisonnier sous le verrou ne promet, ne donne aucune récompense à ses courtisans et cependant sa prison est plus fréquentée, plus chérie que le palais des rois. Tandis que d'autres recherchent les honneurs, lui, il les refuse et les fait donner à ceux qu'on pourrait croire ses ennemis. Du fond de sa prison il dispose en maître des premières places de sa patrie. On veut l'élire maire de Dublin, il s'y refuse et en fait tomber l'honneur sur un protestant même. Plus on se montre acharné contre lui, plus il se montre calme et généreux ; et cette attitude tranquille et imperturbable est sans doute ce qui fait le plus grand désespoir de ses oppresseurs. Si du moins on pouvait le pousser à quelque acte illégal, si on pouvait avoir une apparence de soulèvement, de rébellion à comprimer, à écraser, l'état serait bientôt délivré de ses craintes, mais rien, pas même un prétexte de violence, pas même une menace. Tout se réduit à exposer ses souffrances, et quel est la grande cause de ce phénomène ? Le catholicisme et le catholicisme seul. On doit remarquer encore que cette action du catholicisme ne se fait pas sentir seulement en Irlande et en Angleterre, mais encore dans tous les pays où le philosophisme rationnel a porté ses doutes et ses incertitudes. Comme il n'y a que la vérité qui puisse être durable et permanente, il n'est pas étonnant que les peuples commencent déjà à sentir le vide et le néant des nouvelles doctrines. L'homme, en effet aime et cherche nécessairement la vérité. Il peut bien se faire que l'intérêt, la convoitise et les passions l'aveuglent pour un temps, mais sitôt que ces causes d'aveuglement disparaissent, la raison reprend ses droits, et ne peut être véritablement contente et s'arrêter dans ses recherches que dans la découverte du vrai et du juste. C'est cette perquisition qui s'opère de nos jours. Partout on voit les esprits las de sophismes et d'un libéralisme qui n'est que dans les mots, et dont la base doit conduire nécessairement à la tyrannie. Car, comme la vérité doit être la base de la société, elle doit l'être aussi de la liberté. Proclamer que la force est le fondement du droit, c'est établir le plus affreux despotisme qui ait jamais existé. C'est reconnaître que la vérité et l'erreur ont un égal droit, que celui qui est le plus fort a toujours raison. C'est pourtant le principe de la plupart des gouvernements du jour.